

Mémoires de guerre et de captivité

Du Caporal CHENEVIER Paul, né le 24 janvier 1921

N° matricule de prisonnier : 58326

Engagé volontaire au 4^e régiment du Génie à Grenoble le 11 août 1939

Mobilisation générale le 3 septembre 1939

Nommé caporal le 22 janvier 1940

Formation du 123^e bataillon de Corps d'Armée

Départ du bataillon le 20 mars 1940 où nous embarquons en gare de GRENOBLE, dans des wagons à bestiaux, pour une destination inconnue.

Après de multiples arrêts en rase campagne, le train s'arrêtera au petit matin à LANGRES (Haute Marne). En camions, nous rejoignons ensuite PERRANCEY, un village de deux cents habitants. Notre escouade cantonne dans une ferme. Nous dormons sur la paille d'une grange. Nous sommes en attente. Nous sommes occupés à élargir la route du village.

Un mois de ce régime et l'ordre arrive de repartir. Toujours en train, toujours dans des wagons à bestiaux, notre barda sur le dos, nous roulons toujours vers une destination inconnue. Arrêt terminus à ROSIERES aux SALINES (Meurthe et Moselle), une bourgade de deux mille habitants. Nous sommes ici pour suivre un stage d'entraînement sur le montage des ponts de bateaux sur la Meurthe. Mais ce stage est brusquement interrompu le 10 mai. La drôle de guerre est terminée.

Le 11 mai, en rase mottes, des stukas nous mitraillent sur le pont de bateaux où nous travaillons. Par miracle, personne n'est touché. Le 15 mai, rassemblement général. Départ en camions et débarquement en pleine nuit à VERTUS (Marne) pour miner des ponts. Le 19 mai, nouveau départ pour BERRU (Marne), quarante kilomètres plus loin. Ce village est entièrement évacué. Ici, même travail, nous minons les ponts. Le 24 mai, re-départ pour PONT FAVERGER (Marne) où nous restons trois jours. Nous minons un nouveau pont pour retarder l'avance allemande. Le 26 mai, PONT FAVERGER est bombardé, sans dommage pour nous, heureusement. Le 27 mai, nouveau départ pour SELLES, huit kilomètres plus loin. Là, encore, nous minons deux ponts : un pont de chemin de fer et l'autre sur la Suippe. Tous ces ponts que nous avons minés devaient effectivement bien sauter mais ces destructions ne devaient servir à rien face à l'offensive éclair de l'armée allemande super équipée et puissamment protégée par leur aviation et leurs chars.

Le 10 juin, à midi, c'est le départ en catastrophe, la retraite, la débâcle, l'humiliation.

Pas de camions pour nous transporter. Où sont-ils ? Nous n'avons plus de commandements. Nos officiers nous ont abandonnés en fuyant en voiture. C'est la débandade, la retraite à pied vers le sud où nous sommes mélangés au flot des civils de l'exode.

Le 11 juin, dans l'après-midi, cinq stukas arrivent sur nous, en rase mottes. Je me plaque contre un arbre qui me protège. Ils reviennent à la charge en trois passages. Bilan : de nombreux tués et des blessés dont les plus gravement atteints resteront sur place.

Quel spectacle désolant que cet exode, cet hallucinant ruban humain fuyant l'ennemi dans des chars traînés par des bœufs ou un cheval et chargés d'un montage hétéroclite de matelas, couvertures, chaises ou objets divers. Quelquefois, le chien de la famille suit derrière. Je vois aussi des brouettes poussées par des femmes. L'été est brûlant. Les avions, dans un hurlement de sirène, opèrent sans répit sur les routes en terrorisant les civils qui s'enfuient dans tous les sens ou se terrent dans les fossés.

Pendant six jours, je vais connaître ce même scénario d'un pays complètement à la dérive. Au hasard des rencontres, un vieillard paralysé poussé dans une brouette par une femme à bout de forces, des landaus, où pleurent des bébés, poussés par des mères éplorées. Les moyens d'évacuation sont toujours les mêmes : voiturettes, chars, brouettes, bicyclettes ; les plus privilégiés nous doublent en voiture.

Le 14 juin, de 10h à 18h, sans interruption, nous sommes bombardés et mitraillés, cette fois par des avions italiens. Je rejoins un bois protecteur et c'est dans ce bois que je perds tous mes camarades de la section. Je ne les reverrai plus. Avec d'autres militaires de rencontre, je continue cette retraite exténuante et après bien des péripéties, je suis fait prisonnier à Chaource dans l'Aube. Je suis mêlé à un immense troupeau de captifs. Encadrés par d'impitoyables sentinelles, nous arrivons fourbus et anéantis au camp de MAILLY dans l'Aube où nous sommes entassés. Je devais rester cinquante trois jours dans ce camp de misère ...

MAILLY-LE-CAMP (Aube) – 18 juin au 10 août 1940

Notre arrivée dans ce camp se fait dans des conditions de désorganisation indescriptibles.

Nous attendons d'abord plusieurs heures sur place, à l'entrée du camp pendant que les Allemands nous fouillent. Mon couteau est confisqué mais je garde ma montre.

Enfin, répartis par petits groupes, nous entrons dans ce camp qui est composé de bâtiments en dur mais vidés de leur contenu. Je suis « affecté » au bâtiment 57. Aucun lit bien entendu. Il faudra coucher sur le ciment. Les écuries sont dévalisées de leur paille. Je réussis à m'en procurer un peu, juste de quoi me faire une mince litière. Nous sommes entassés les uns sur les autres mais à l'abri des intempéries, c'est déjà important. Notre « chambrée » s'est organisée chacun dans son petit coin et bientôt tout le monde s'endort d'un sommeil de plomb.

Le lendemain 19 juin, aucune nourriture pour calmer notre faim. Les Allemands, dépassés par leur avance éclair en France et par le nombre impressionnant de prisonniers, ne peuvent faire face à cette situation nouvelle et imprévue. Il faut donc se débrouiller pour manger. Les orties du camp disparaissent très vite. Solidairement, nous nous mettons par petits groupes en « popotes » et, dans des récipients de fortune, une bonne soupe aux orties constituera notre premier repas chaud depuis longtemps.

Enfin, le lendemain 20 juin, quatre cuillères de riz nous sont distribuées, riz qui est rapidement cuit et mangé. Le soir, nous touchons une boule de pain noir pour huit et un morceau de fromage. Les jours suivants, la boule est partagée à six, puis à cinq et enfin à quatre. Mais c'est une petite boule de pain et la ration n'est pas énorme. Mes forces commencent à décliner. De nouvelles colonnes de prisonniers arrivent. Le camp est une véritable marée humaine où nous sommes les uns contre les autres.

Le 22 juin, l'annonce de l'Armistice nous réjouit ; la certitude d'être bientôt libérés ne sera qu'un leurre, hélas ! Les jours passent dans des conditions de plus en plus précaires. La vermine commence à s'installer et de nombreux cas de dysenterie se présentent. Je n'y échappe pas. La faim nous tenaille de plus en plus, nous subsistons avec les dernières orties du camp mélangées à des pelures de pommes de terre que les sentinelles veulent bien nous donner. Pas de cigarettes ; il faut se jeter sur les mégots que nous jettent nos gardiens. La vermine nous ronge de plus en plus et chacun s'emploie à détruire les poux qui pullulent dans la doublure de nos vestes et pantalons. Dans ces conditions de vie et d'hygiène, de nombreux camarades ont perdu la vie dans ce camp qui est devenu maudit.

Enfin, après des journées interminables, le 10 août, à 16h, notre groupe est rassemblé pour le départ. Nous sortons du camp et regagnons à pied la gare de MAILLY, encadrés par de nombreuses sentinelles. Nous sommes entassés à soixante dans des wagons à bestiaux bien verrouillés. La nuit du 10 au 11 août 1940 se passe dans des conditions lamentables dans notre wagon qui ne sera jamais déverrouillé pendant le voyage. Il faut faire nos besoins naturels dans les coins du wagon où règne bientôt une odeur insupportable. Enfin, dans la matinée du 11 août, le train s'arrête et les hurlements de nos gardiens se font entendre. A notre grand soulagement, les portes s'ouvrent.

Où sommes-nous ? En France ? Quelque part en Allemagne ? Nous sommes en France, à DOULLENS dans la Somme et cela nous rassure.

CAMP DE DOULLENS (Somme) FRONT STALAG 132

Regroupés et solidement encadrés, nous traversons la ville à pied sous le regard de la population civile, silencieuse à notre passage. Au sommet de la côte de Doullens, dans une grande prairie, nous pénétrons dans un camp de tôles ondulées déjà occupé en totalité. Nous allons donc loger à la belle étoile pendant huit jours et souvent la nuit il faut se lever et courir un peu pour se réchauffer.

La nourriture, cependant, est plus humaine qu'au camp de Mailly. La boule de pain est toujours à quatre mais avec un peu de fromage, du pâté, du saindoux et surtout du café qui nous reconforte après ces longues nuits passées au clair de lune ou sous la pluie. La vermine nous ronge et leur prolifération est extraordinaire.

Le 19 août, un groupe important dont je fais partie quitte le camp en camions. Arrêt dix-neuf kilomètres plus loin à TOUTENCOURT, un petit village où nous resterons jusqu'au 5 décembre. Les gens du pays nous font un bon accueil et nous distribuent du pain. Nous passons la nuit sur la paille d'une grange que nous trouvons d'un confort inégalable en rapport à toutes les nuits passées depuis le 10 juin. Le lendemain, nous sommes répartis dans les fermes du village.

M'étant présenté comme coiffeur (ayant acquis une certaine pratique avant la guerre dans le salon de coiffure de mon père), je réussis à récupérer dans le village deux tondeuses, un ciseau, un peigne et un rasoir de même qu'un blaireau et de la poudre de savon. C'est ainsi que je devins le coiffeur de tous mes camarades et même de nos geôliers allemands.

Le « salon de coiffure » est installé chez M. et Mme MANSARD qui tiennent le débit de tabac du village, des gens qui m'ont accueilli avec beaucoup de gentillesse et qui me font partager leur repas de midi et du soir, aussi, très vite, mes forces reviennent.

Je n'ai toujours pas reçu de lettres de mes parents. Enfin, le 19 août, je reçois enfin de leurs nouvelles ; ils sont en bonne santé et surtout rassurés de me savoir prisonnier après être restés quatre mois et demi sans nouvelles de moi. Les jours passent ainsi dans le calme d'une captivité relativement douce mais, le 4 novembre, nous sommes écœurés par ce qui vient de se passer. Un de mes camarades a été fusillé par une sentinelle en tentant de s'évader sans obéir aux sommations.

Le 5 décembre, un ordre arrive, nous retournons au camp de Doullens. A l'entrée de l'hiver, la perspective n'est pas gaie. En catastrophe, il faut faire la valise, remercier M. et Mme Mansard et sauter dans les camions.

A l'arrivée au camp, nous constatons que de nouvelles baraques en tôle ondulée ont été montées. La nourriture est devenue infecte. Nous couchons sur les tôles, sans chauffage. 15 décembre : il neige aujourd'hui et nous sommes transis de froid. Nous n'avons qu'un seul maigre repas par jour avec le quart d'une boule de pain noir.

29 décembre : Noël est passé. Ce fut un jour semblable aux autres.

Aujourd'hui enfin, chaque baraque est pourvue d'un poêle à charbon où à tour de rôle nous allons nous y réchauffer. Les jours passent et le camp s'organise, des amitiés se nouent.

Le 21 janvier 1941 tout le camp est rassemblé et valise en main, direction la gare où nous attendent les wagons à bestiaux.

Une nouvelle aventure commence...

A cinquante par wagon, chacun prend une petite place tant bien que mal sans pouvoir s'allonger. Le voyage durera trois jours et trois nuits dans des conditions d'hygiène épouvantables. Une tinette est placée au centre du wagon. Une fois par jour le train s'arrête en rase campagne et sous la surveillance de nos geôliers, nous pouvons sortir des wagons et satisfaire nos besoins naturels. Puis de nouveau, c'est l'enfer avec cette cohabitation de cinquante hommes dans cette prison où l'on étouffe dans une odeur pestilentielle.

Enfin, au petit matin du 24 janvier, le jour de mes vingt ans, le train s'arrête définitivement. La faim nous tenaille. La boule de pain que nous avons touchée au départ est bien loir. Les sentinelles nous font sortir sans ménagement des wagons. Nous sommes en Allemagne comme nous pouvions le craindre. Cette fois, nos illusions sont bien envolées ZIEGENHAIN, c'est le nom de la gare. Sur le quai, les sentinelles nous rassemblent dans des hurlements gutturaux et n'hésitent pas à se servir de leur crosse pour faire avancer les retardataires. En rangs serrés et après une longue marche nous arrivons aux portes d'un camp immense ceinturé de barbelé et entourés de miradors. C'est le stalag IX A.

CAMP DE ZIEGENHAIN (24 janvier – 29 janvier 1941)

Très vite, nous nous apercevons de la bonne organisation des lieux. En ordre, nous sommes installés dans des baraquements en bois où nous trouvons des châlits à trois étages avec paille et couvertures où nous pourrions dormir convenablement.

Le 25 janvier, en groupes, nous passons à l'épouillage. Tous nos vêtements sont passés à la désinfection et nos cheveux sont coupés à ras. Ainsi vont disparaître ces poux qui ne m'avaient jamais quittés depuis le camp de Mailly. Nous passons ensuite à la douche et on nous attribue notre numéro matricule ; le mien est 58326, un numéro qui remplacera mon nom désormais. Nous sommes nourris décemment. En supplément chaque prisonnier reçoit de la Croix Rouge des biscuits de guerre et des cigarettes. Nous ne souffrons pas du froid, les baraques étant bien chauffées. Le IX A étant un camp de transit, le 29 janvier, un groupe est formé dont je fais partie. Nous quittons le camp en camions et quinze kilomètres plus loin, nous arrivons dans un camp militaire occupé par des soldats allemands au repos.

SCHARZENBORN – Kommando 405 (29 janvier – 14 octobre 1941)

Une baraque nous est réservée et nous avons la bonne surprise d'en constater le confort : cinq châlits à trois étages dans la chambrée avec des paillasses moelleuses et deux couvertures par lit. Au bout du couloir central se trouvent des lavabos collectifs où coulent une dizaine de robinets. En somme, nous avons les mêmes conditions d'accueil que les soldats allemands.

Dans ce premier kommando de travail, toute la chambrée est désignée pour effectuer des travaux forestiers.

Dès le lendemain de notre arrivée, nous partons au travail sous la conduite d'une sentinelle en armes et d'un garde forestier que nous surnomons tout de suite « le Mongol » en raison de son type asiatique. C'est un brave homme qui nous accorde des pauses impressionnantes au travail. Durant tout l'hiver, nous partons au lever du jour et en file indienne, marchant dans la neige jusqu'aux mollets, bien protégés du froid par nos capotes relevées, nos gants et nos calots abaissés jusqu'aux oreilles nous parcourons les quatre kilomètres qui nous séparent du chantier où, dès notre arrivée, nous allumons un bon feu. Ensuite, pour faire preuve de bonne volonté, munis de haches et de scies, les bûcherons néophytes que nous sommes procédent avec une lenteur calculée à l'abattage des sapins avec de fréquents arrêts devant le feu bien alimenté et sous le regard bienveillant du « Mongol » qui ne pense qu'à tirer sur sa pipe.

Chaque jour et à tour de rôle, deux hommes vont chercher la soupe de midi au camp et l'après midi à 16 heures, c'est la rentrée hâtive au kommando où nous apprécions la chaude atmosphère de la chambrée. Après le repas et la vaisselle les conversations s'engagent et les parties de belote s'organisent. A 22 heures, tout le monde est au lit pour l'appel où il faut répondre présent à l'appel de son numéro. C'est ensuite l'extinction des lumières et le sommeil qui nous gagne très vite.

La nourriture n'est pas à l'échelle de notre confort mais nous avons la chance de cohabiter avec les soldats allemands qui déposent à notre intention dans les boîtes aux lettres le pain qu'ils ne consomment pas en y ajoutant parfois des cigarettes ou même des conserves. De cette façon, avec les colis que nous recevons de nos familles, nous pouvons manger à notre faim.

Dans la chambre, des « popotes » s'organisent par affinités. Je fais équipe avec Georges BRUN. Les colis ainsi partagés permettent des menus plus variés. Lorsqu'ils arrivent, nous sommes convoqués dans une pièce à côté de la chambrée où le geôlier de service procède au massacre. Il ouvre le colis devant nous et sort toutes les marchandises sur une table. Ensuite, il brise les tablettes de chocolat, déverse les paquets de pâtes ou de riz sur la table, coupe les saucissons en quatre parties. Les boîtes de conserves sont placées dans un casier à notre matricule où nous pouvons les retirer à la demande.

Un de mes camarades de chambrée, René DEMIET, écrit un petit poème sur le kommando 405 et je m'amuse à le mettre en musique. Ce sera la première chanson d'une longue série que je composerai pendant la captivité.

(poème kommando)

L'hiver se termine enfin et nous travaillons sur un nouveau chantier : la construction d'une route forestière. Là, encore, nous mettons en avant nos talents de terrassiers et les pauses sont fréquentes et de longue durée. Dans ce kommando, nous avons vraiment mangé notre pain blanc.

Le 14 octobre, c'est la fin du rêve. De nouveau rassemblés et embarqués dans des wagons à bestiaux, après un voyage d'une centaine de kilomètres, nous débarquons à SIEGEN, une ville de 50 000 habitants, que nous traversons à pied pour faire halte aux usines WALDRICH. C'est ainsi que nous faisons connaissance avec notre deuxième commando, le 1431. Nous y resterons très peu de temps : du 14 au 25 octobre 1941.

L'impression première est assez bonne après une distribution de biscuits de guerre et de cigarettes. Le soir, nous touchons du pain à volonté avec de la margarine et du saucisson. Le lendemain 15 octobre, à 4 heures du matin, réveil brutal par une sentinelle qui meugle de sonores AUFSTEHEN. Nous nous habillons à tâtons. Le petit déjeuner nous attend : café, pain et confiture et c'est le départ pour l'usine, en pleine nuit, où nous arrivons après une demi-heure de marche au pas cadencé. On me place comme aide tourneur et il faut travailler douze heures par jour.

Les soirées nous apportent une distraction que nous n'avions pas au 405 : les alertes aériennes. Le 25 octobre, notre passage aux usines WALDRICH se termine, un passage éclair et nous repartons pour une nouvelle aventure. Bien encadrés, nous traversons de nouveau à pied toute la ville pour arriver à une

autre fabrique où nous lisons l'inscription « BERTRAMS et Cie ». Le kommando se trouve sous les toits de l'usine. Rien n'a été prévu et préparé pour nous. Il faut que chacun se débrouille à la recherche de planches et de paille pour préparer sa litière.

Dans ce kommando 1350, nous resterons du 25 octobre 1941 au 15 mars 1942. Cette usine travaille pour le front de Russie et fabrique des tuyaux de poêle en grande série. Le travail est pénible : 12 heures par jour ; coudes et tuyaux de différents modèles sont fabriqués à la chaîne. Avec nous, travaillent un contremaître et quelques civils. Il faut décharger les plaques de tôle, les sélectionner par machine et la course aux tuyaux commence : enrouleuses et fraiseuses ont vite fait le travail. Lorsque le soir arrive, nous sommes heureux de retrouver notre kommando. Les appels du soir et du matin se font au garde-à-vous, mais nous apprécions la promenade du dimanche dans SIEGEN qui nous procure un peu de distractions.

Pour Noël, sous l'impulsion de l'abbé Léon MAURIE, notre aumônier et homme de confiance, une petite séance récréative est organisée. Au fond de la chambrée, une scène est montée et de petites pièces improvisées sont jouées. La marche du kommando 1350 écrite avec André MARREC est reprise en chœur à la fin du spectacle, accompagnée par la clarinette que mes parents m'ont finalement envoyée dans un colis.

(marche kommando à insérer?)

Ce furent des moments de joie collective qui nous ont fait oublier notre infortune pour quelques heures. Les semaines qui suivent s'écoulent au rythme de ce travail pénible, des fréquentes alertes et de la détente du soir que chacun d'entre nous emploie à sa façon, le meilleur moment étant d'écrire à nos familles et de lire leurs dernières lettres. Ensuite, allongés sur nos couches après l'extinction des lumières, la rêverie, l'évasion de notre esprit vers la France.

Arrive le 15 mars et nouveau chambardement, le kommando est dissous. Avec une certaine satisfaction, nous embarquons dans des camions et débarquons à DEUZ, un village où se trouvent deux usines de guerre. Je devais rester dans ce kommando jusqu'à la libération.

DEUZ – kommando 1404 (15 mars 1942 – 29 mars 1945)

Le Kommando comprend trois baraques, des châlits à trois étages avec des paillasses remplies d'une mince couche de vieille paille. Dans ma baraque se trouve une grande table centrale et un gros poêle à charbon. Nous serons bien chauffés. Notre toilette et le lavage de notre linge se fait dans un bassin qui se trouve dans la cour du kommando. Il faut faire la queue. Les « latrines » sont constituées par une grande tranchée à l'extrémité du kommando, contre les barbelés. Quelques planches y sont disposées et c'est un régal les matins d'hiver lorsqu'il faut, dans ces conditions satisfaire nos besoins naturels.

Au travail, nous sommes répartis dans les deux usines. Je suis « affecté » à l'usine 1, à cent mètres du kommando, l'autre usine étant à un kilomètre, dans le village. Ce sont deux usines de guerre qui produisent des obus.

De nouveau, au kommando, il faut s'organiser ; les « popotes » se reforment. Je partage mes colis avec ceux de Georges BRUN et de André BASSAGET. Aux repas du soir, le poêle, chauffé à blanc, sera utilisé à tour de rôle pour cuire ou réchauffer les trésors culinaires venus de France. Ces repas du soir sont donc toujours copieux et complètent la maigre nourriture du kommando qui comprend journallement un quart de café le matin (orge grillée), une soupe à l'au à midi où surnage un mélange de rutabagas et de pommes de terre, une boule de pain à cinq le soir avec une petite ration de margarine et de marmelade ou de saucisson.

Chaque dimanche à midi, le repas est amélioré : la soupe est plus épaisse et nous avons droit à une petite boulette de viande. Les boules de pain sont coupées avec une infinie précision en cinq parts rigoureusement égales sous l'œil attentif de tous. Même chose pour les pains de margarine et le saucisson.

A la veillée, après l'appel et avant l'extinction des lumières, la chambrée s'anime. Dans la fumée des cigarettes, la détente est générale. Il y a les amateurs de belote, ceux qui préfèrent lire sur leur couche, ceux qui écrivent et ceux qui dorment déjà. En ce qui me concerne et malgré le brouhaha, j'adore mettre en musique les poèmes d'André MARREC. Je dois dire que ce passe-temps musical m'a énormément soutenu le moral qui était parfois vacillant. Le jour de Noël 1942, une matinée récréative est improvisée au cours de laquelle la Marche du 1404 et Evocation furent chantées avec succès par notre camarade CAUQUIL avec un accompagnement de clarinette.

(voilà insérer musique ?)

Nous travaillons douze heures par jour dans ces deux usines.

A l'usine 1, je débute au nettoyage des obus ou je fais équipe avec WILLY, un civil allemand, le type même du germanique : grand, lourd, massif, le crâne entièrement rasé, un brave homme au demeurant qui me laisse volontiers, chaque matin, une part de son casse-croûte.

Les obus sont coulés au rythme de cent par jour. Je reste deux mois à ce poste et je suis ensuite désigné pour conduire le pont roulant, le titulaire civil du poste étant mobilisé. Je resterai au pont roulant trois ans, jusqu'à la fin, avec l'avantage de faire les 3/8.

La faction de 12h à 20h est très pénible car, du haut de la cabine, je suis exposé à la poussière et aux émanations du métal en fusion. Les coulées se font chaque après-midi. C'est le contremaître de l'usine qui dirige la manœuvre du pont roulant au dessus des moules où les éclaboussures du métal incandescent sont fréquentes. Il faut manœuvrer la cuve avec beaucoup de précaution. Deux allemands ont trouvé la mort au cours de ces coulées, l'un accidentellement, atrocement brûlé et l'autre volontairement en se jetant dans la fosse où se trouvait la cuve de métal en fusion activé par le convertisseur. Les cendres de son corps ont été coulées dans les obus. Je n'étais pas de faction cet après-midi là, heureusement.

Au kommando, naturellement, j'étais toujours le coiffeur en compagnie d'un autre camarade BOVETTO, qui fut malheureusement atteint de tuberculose et rapatrié au début de 1944. J'étais payé en cigarettes mais le plus souvent, je le faisais gratuitement.

En novembre 1942, une mauvaise nouvelle nous plonge dans la peine, notre homme de confiance, l'abbé Léon MAURIE, venait d'être victime d'un accident mortel à l'usine 2 où il travaillait. Une lourde pièce détachée du pont roulant venait de l'écraser. En tant que prêtre, il procédait à la célébration d'une messe chaque dimanche pour ceux qui le désiraient. Nous l'avons accompagné au cimetière des prisonniers de guerre de SIEGEN. J'ai appris par la suite que son corps avait été recueilli par sa famille.

Et puis les jours, les semaines et les mois ont passé dans l'attente de plus en plus incertaine de notre libération. Les succès des Allemands en Russie nous sapent le moral.

Enfin les revers arrivent. Après le débarquement du 6 juin 1944, le ciel est envahi par des vagues impressionnantes de bombardiers, de jour comme de nuit. SIEGEN fut bombardée de nombreuses fois et la ville fut pratiquement rasée.

Au début de l'année 1945, les wagons de ferraille et de coke n'arrivaient plus à l'usine suite à ces bombardements qui détruisaient aussi les voies ferrées. Le travail fut donc arrêté dans les deux usines, faute de matières premières.

Le kommando entier fut alors requis pour déblayer les rues de SIEGEN. Munis de pelles et de pioches, notre tâche ne fut pas facile. Quelquefois, il fallait dégager des victimes de ces amas de gravats.

Et un soir de janvier, je rentre au kommando frileux, avec de la température. Le lendemain, après une très mauvaise nuit, je m'inscris sur la liste des malades du jour. Le médecin allemand me fait un simple lavage d'oreille et m'exempte de travail.

Mon état s'aggrave très vite. Maurice, l'infirmier du kommando ne peut que me donner des cachets d'aspirine qui calment momentanément mes douleurs dans l'oreille gauche qui deviennent de plus en plus lancinantes au fil des jours. Mon oreille se met à suppurer abondamment. Le coton se remplit très vite et je le renouvelle de nombreuses fois dans la journée et durant la nuit. Impossible de me faire soigner à l'hôpital de SIEGEN qui a été touché par les bombardements et évacué de tout son personnel soignant.

Les mois de janvier et février se passent ainsi sans pouvoir rien faire et un matin de mars, je me découvre une grosse boule de pus derrière l'oreille. Le mal s'est extériorisé vers l'os temporal. C'est la mastoïdite qui nécessite une opération urgente.

Maintenant, le kommando est consigné dans les baraques. Plus de voyages à SIEGEN, toutes les voies de communication étant coupées. Nous sommes dans l'attente de l'arrivée des Américains que nous savons imminente. Nos gardiens, eux aussi, se tiennent prêts à partir. Ils sont soudain devenus très gentils avec nous. Ils vont d'ailleurs s'en aller, nous laissant libres.

Le 30 mars, en groupes, nous sortons définitivement du kommando avec notre maigre paquetage vers la liberté.

Une longue marche commence. Extrêmement fatigué, je suis encouragé et soutenu par mon fidèle copain Georges BRUN. Nous sommes mêlés à la population civile, en fuite. Les avions alliés sillonnent le

ciel. Cette retraite me rappelle celle que j'ai connue cinq ans plus tôt mais cette fois elle se déroule en Allemagne.

Soudain, dans un nuage de poussière, les premiers motorisés de l'armée américaine nous doublent suivis par les chars et l'artillerie. D'une jeep, un officier descend. Il canalise notre colonne et nous indique la route à suivre. Georges BRUN s'avance alors vers l'officier et lui montre dans quel état de faiblesse je me trouve. Je n'ai plus la force d'avancer et j'ai la sensation d'avoir un régiment de tambours dans la tête. Je dois avoir beaucoup de fièvre et toujours cette boule de pus derrière l'oreille, extrêmement douloureuse et qui ne fait que grossir. Je suis au bout du rouleau et l'officier en est bien conscient. Il fait signe à Georges de rejoindre la colonne de prisonniers et il me prend avec lui dans sa jeep, direction apposée.

Après avoir roulé une vingtaine de kilomètres, nous arrivons dans un hôpital de campagne, monté sous chapiteau. L'officier m'y dépose. A l'intérieur, je suis en compagnie de soldats américains blessés ou malades. Sur un lit de camp, je passe la nuit avec eux, réconforté par du café bien chaud, des biscuits et une bonne cigarette.

Le lendemain, je suis ausculté par le médecin major. Il me met un pansement dans l'oreille et m'administre antibiotiques et calmants. Un infirmier, parlant bien le Français m'annonce alors que je vais être évacué par avion sanitaire sur PARIS, le lendemain, 1^{er} avril, après avoir passé une nuit relativement bonne grâce aux calmants, je suis réveillé à l'aube et après le petit déjeuner, dirigé en ambulance, avec des blessés, à quelques kilomètres de là.

A 10 heures, l'avion décolle de cette terre étrangère où je venais de passer quatre années misérables. L'avion vole à basse altitude et me permet de voir les destructions infligées aux villes allemandes par les bombardements alliés. Nous survolons COLOGNE, et seule sa cathédrale intacte semble veiller sur la ville presque entièrement rasée. Vue d'en haut, qu'elle me semblait belle cette terre qui de plus en plus me rapprochait de la France.

Et puis, soudain, c'est l'éblouissement, au loin la tour Eiffel, PARIS, et c'est bientôt l'atterrissage au Bourget. Comme dans un rêve, avec mon maigre baluchon, je suis placé dans une ambulance et dirigé sur l'hôpital militaire VILLEMIN.

Aux entrées, je décline mon identité et suis placé ensuite dans une chambre d'une douzaine de lits. A 15 heures, je suis examiné par un chirurgien et transporté d'urgence à la salle d'opération. J'ai le souvenir d'un masque placé sur mon nez, d'une désagréable odeur d'éther et d'une infirmière qui me fit compter jusqu'à 21 avant le néant absolu.

L'opération a duré deux heures et s'est déroulée au mieux. A mon réveil, je touche ma tête enveloppée d'un volumineux pansement et le lendemain je peux me lever et faire ma toilette. Le pansement doit être changé deux fois par jour. Je ne souffre plus et reprends goût à la vie.

Le troisième jour de mon opération, je crois rêver en apercevant maman et ma sœur Marcelle dans la porte vitrée de la chambre. Ma famille avait été prévenue par l'hôpital. Maman, très pâle, amincie, les larmes aux yeux. Toutes deux ne m'avaient pas encore vu. Une infirmière les précédait et leur montra du doigt le lit où je me trouvais.

Décrire ces retrouvailles est bien difficile. Une absence de cinq années creuse un fossé dans une existence. Tant d'évènements s'étaient écoulés dans l'attente de ce retour où l'espoir et le désespoir avaient peuplé nos rêves. Après nos effusions, nous sommes restés à nous regarder, sans voix, sans savoir que dire. C'est étrange cette impression de renaissance que nous éprouvions. Et puis, les larmes mélangées, la parole qui revient. On refait connaissance petit à petit. Maman et Marcelle sont arrivées à PARIS, après un voyage en train très pénible où elles durent voyager debout pendant tout le trajet. Elles ont été accueillies et hébergées pendant trois jours chez la famille GUIDET Joseph, des cousins de maman habitant la capitale.

Les suites de mon opération furent très favorables. Bien soigné, bien nourri, je repris rapidement des forces.

Pendant les visites de maman et Marcelle, nous pouvons enfin nous retrouver vraiment et parler, parler... nous avons tellement de choses à nous dire.

Après leur départ, Monsieur et Madame GUIDET et leur fille Eliane, prirent le relais. Dix jours après l'intervention, j'étais autorisé à sortir de l'hôpital tous les après-midi. Eliane venait me chercher pour des sorties dans PARIS. Nous allions en taxi soit à la Foire du Trône où je ne passais pas inaperçu avec

mes vêtements de prisonnier usés et fripés et mon énorme pansement à la tête, soit en métro visiter les monuments et les musées. Bien soigné et bien entouré, le temps passait bien agréablement.

Enfin, au terme de trente-six jours d'hospitalisation, muni d'un titre de transport gratuit et d'un congé de convalescence de trente jours, je quitte l'hôpital le 8 mai, accompagné en gare de LYON par Monsieur Joseph GUIDET.

Je monte dans le train du retour qui s'ébranle à sept heures du matin. Mes bagages ne m'encombrent pas : une petite mallette contenant tous mes souvenirs de captivité et ma musette de campagne qui ne m'avait jamais quittée depuis 1939 et dans laquelle se trouvent un petit coffret et un solide casse-croûte pour le voyage. Je déplore malheureusement la perte de ma clarinette égarée et que je n'ai jamais retrouvée, au cours de notre dernière marche dans cette marée humaine qui fuyait l'avance des Américains.

Je me trouve dans le compartiment avec des personnes qui me dévisagent avec une compassion certaine et il faut les comprendre ; mes pauvres vêtements militaires flottent sur ma carcasse et un imposant pansement me ceinture la tête.

Maintenant, la terre de France défile devant mes yeux, elle est belle cette terre de France tant entrevue dans mes rêves en Allemagne. J'embrasse du regard le ruban changeant du paysage qui se déroule sous mes yeux par cette radieuse journée de printemps.

Le train s'arrête à LYON où je dois prendre une correspondance pour GRENOBLE. A l'arrivée à GRENOBLE, je dois encore changer de train, le Grenoble-Chambéry étant sur l'autre quai.

Enfin, cette fois, ça y est ! Je suis bien installé dans le compartiment pour les quarante kilomètres qui me séparent de PONTCHARRA. je retrouve avec une émotion intense cette belle vallée du Grésivaudan qui me rapproche de plus en plus de mon pays : GIERES – DOMENE – LANCEY - BRIGNOUD - TENCIN GONCELIN - LE CHEYLAS.

La Tour d'Avallon m'apparaît. Le train ralentit et s'arrête. Je suis arrivé.

Sur le quai de la gare, papa m'attend avec Marcelle et son mari. Ce sont des instants d'émotion que les mots ne peuvent traduire. Après un arrêt chez ma sœur qui a préparé pour moi des rafraîchissements et une petite collation, je repars avec papa.

Tous les deux, à pied, nous remontons l'Avenue de la Gare. J'ai le cerveau complètement vidé, je ne vois personne. Voici le carrefour, la rue Laurent Gayet ; les gens du pays, surpris s'interrogent et ne semblent pas me reconnaître. Je marche sur du coton. Voici enfin la maison, cette maison, ma maison que je revoyais si souvent dans mes pensées.

Papa ouvre la porte d'entrée et je m'engouffre derrière lui, si heureux de retrouver maman.

La suite de cette journée mémorable du 8 mai 1945 fut extraordinaire. A la radio, branchée en permanence dans l'attente de la reddition prochaine de l'Allemagne, retentit soudain une voix forte et tremblante d'émotion, celle du Général DE GAULLE qui s'adressait au peuple de France :

« La guerre est gagnée !
Vive la victoire !
C'est la victoire des Nations Unies
et c'est la victoire de la France... »

l'allocution se terminant par une inoubliable Marseillaise.

C'était le 8 mai 1945.

J'avais retrouvé ma dignité d'homme libre

et une nouvelle vie commençait pour moi.